

# ANTIRESSE

EDITION D'ÉTÉ

N° 247 | 23.8.2020

Conspirations &  
conspirateurs

Eloge de la  
clandestinité

Smart cities?

Observe • Analyse • Intervient



# Journalism's Gates keepers

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

## Conspirationnisme officiel contre conspirationnisme sauvage

**L**A TRAQUE AUX «THÉORICIENS DE LA CONSPIRATION» OCCUPE DE PLUS EN PLUS D'ESPACE DANS LES MÉDIAS DE GRAND CHEMIN. N'AURAIENT-ILS PAS DE PLUS GROS CHATS À FOUETTER? ET NE DEVRAIENT-ILS PAS, DANS CERTAINS CAS, SE TRAQUER EUX-MÊMES?

«Dans la mesure où les journalistes sont censés surveiller les riches et les puissants, M. Gates devrait probablement être l'une des personnes les plus surveillées sur terre, et non la plus admirée.»

(Tim Schwab, *Columbia Journalism Review*)

Qu'est-ce qu'une théorie de la conspiration? La référence la plus commune, Wiktionary, nous dit qu'il s'agirait d'une *«hypothèse soutenant que les membres d'un groupe coordonné collaborent ou ont collaboré en secret pour commettre des actes illégaux ou malintentionnés, comprenant le fait de vouloir cacher l'existence dudit groupe et de ses activités.*

*En nombre de cas, cette hypothèse contredit l'explication majoritaire [Mainstream] d'événements historiques ou actuels.»<sup>a</sup>*

Comme on le voit, la définition implique une interprétation «canonique» des événements, qui serait celle du *mainstream*, donc des médias de grand chemin. Interprétation que l'hypothèse conspiration-

<sup>a</sup> «A hypothesis alleging that the members of a coordinated group are, and/or were, secretly working together to commit illegal or wrongful actions including attempting to hide the existence of the group and its activities. In notable cases the hypothesis contradicts the mainstream explanation for historical or current events.»

niste contredirait «en nombre de cas». On pourrait en déduire que le «mainstream» ne serait, lui, par définition pas conspirationniste. Rien n'est plus faux! En réalité, le *mainstream* passe son temps à fantasmer des complots, de manière souvent bien plus grossière que l'alter-journalisme. Je ne saurais mieux l'illustrer qu'en me servant — le lecteur me le pardonne — de mon propre cas.

### UN CAS D'ÉCOLE

A plusieurs reprises, le quotidien «de référence» suisse romand *Le Temps* a voulu me présenter comme un tireur de ficelles logé au cœur d'un système de pouvoir occulte. C'était donc un théoricien du complot dénonçant un comploteur.

En 2011, lorsque j'ai transféré le siège des éditions Xenia à Sion, *Le Temps* m'a rangé au cœur d'une conjuration de droite réactionnaire censée prendre le pouvoir dans le canton du Valais. On a collé à mes trousses deux journalistes qui, des semaines durant, ont harcelé les personnes de mon entourage pour essayer de leur soutirer ce que le registre du commerce ne leur livrait pas: le nom des actionnaires. Deux journalistes professionnels pour disséquer une petite maison d'édition de deux employés! C'était si grotesque qu'on ne pouvait qu'en rire. La cabale n'a cessé que lorsque j'eus avoué par une lettre publique adressée à leur rédacteur en chef que mes principaux actionnaires s'app-

elaient Vladimir Poutine et Silvio Berlusconi.

Cela n'a pas découragé les Dupond & Dupont du *Temps* puisqu'en 2013, à la veille de ma nomination comme responsable de communication chez Oskar Freysinger, alors conseiller d'État (ministre cantonal), *Le Temps* s'est fendu d'un portrait tellement loufoque que j'en ai tiré un questionnaire humoristique. On y alliait l'amalgame à la discrimination ethnique (me qualifiant de «serbe» malgré mon passeport suisse) et la mésinformation à la sottise. En m'accusant de «négationnisme» — inculpation suprême! — dans l'affaire Srebrenica, la journaliste ne s'était même pas aperçue que le texte qui m'avait valu cette accusation était paru *dans son propre journal*. Et donc que si négationnisme il y avait, *Le Temps* lui avait obligeamment servi de porte-voix! Une rapide vérification des sources lui eût évité la gaffe. Car on vérifie ses sources, n'est-ce pas, dans la presse professionnelle...

Compromis par cette bourde de débutant, le mètre étalon du journalisme en Suisse romande s'est calmé un temps avant de me consacrer (outre une belle critique, soyons honnêtes, sur mon roman *Le Miel*) un portrait si alarmant qu'il en devenait flatteur. Croqué en gros plan et en clair-obscur dramatique, taxé d'«antimoderne, antilibéral, antisystème et antiaméricain», je devenais un Citizen Kane de la politique souterraine, un «spin doctor» - pour ainsi dire le ventriloque — du même

Oskar Freysinger et un personnage «énigmatique et un peu retors qui semble proche des droites les plus dures d'Europe». Cette obligeante appréciation est de M. Christophe Darbellay, actuel ministre PDC en Valais. Il ne sait rien sur moi et mes fréquentations mais, bon, il lui semble que... Quand on est politique de carrière, on a forcément un avis sur tout.

*Retors. Énigmatique. Qui semble Sulfureux.* Voilà la palette tout impressionniste qui sert à compromettre un individu qui gêne, mais à qui on ne peut rien reprocher de concret. Je n'étais pas le maître à penser d'O. F. qui a la tête suffisamment dure et formée pour penser par lui-même. Et je n'étais «énigmatique» que parce que l'ambiguïté qu'on m'attribuait était un fantasme des journalistes. Moins on en savait sur moi, et plus j'étais *énigmatique*: l'adjectif déclassait inconsciemment l'enquête elle-même. Bref, entre diffamation, amateurisme et fake news, mon traitement dans le journal le plus «exigeant» de la province cohabitait toutes les cases du conspirationnisme «chasse-aux-clics». Mais comme il est irréfutablement *mainstream*, son conspirationnisme est autorisé.

#### TOUT CE QU'ILS AURAIENT PU FAIRE À LA PLACE...

Je m'étais demandé à l'époque «à quoi *Le Temps* passe son temps», à la fois sur le mode ludique et sur le mode grave. Pourquoi consacrer tant de ressources à un sujet objective-

ment marginal comme ma maison d'édition, quand on a sa rédaction au cœur d'une des plateformes mondiales de la finance, de la diplomatie, du renseignement et des trafics d'influence de toute espèce?

Par exemple, il eût été bien plus utile pour la Suisse et au-delà si, à l'époque, ce journal avait étudié la nature exacte de la coopération et de l'«entente» entre les services de santé de la Confédération suisse et la Fondation Bill & Melinda Gates, telle qu'évoquée dans ce document officiel daté de novembre 2012:

> A l'occasion de cette conférence, le secrétaire d'État Mauro Dell'Ambroglio rencontrera les représentants de la Bill and Melinda Gates Foundation. La fondation fait partie des acteurs clés dans l'encouragement de la recherche sur les vaccins; elle collabore à cet effet avec des instituts de recherche, dont l'Institut tropical et de santé publique suisse (Swiss TPH) de Bâle et le Swiss Vaccine Research Institute (SVRI) de Lausanne. Un mémoire d'entente en cours entre le Département fédéral de l'intérieur et la fondation de Bill et Melinda Gates sera actualisé et signé par le conseiller fédéral Alain Berset avant la fin 2012.

Je ne voudrais pas commettre d'injustice: peut-être *Le Temps* ou un autre journal suisse s'est-il penché, depuis lors, sur les conditions et les risques de ces coopérations souvent opaques des services de l'État avec de très puissantes institutions privées. Ces derniers mois, quoi qu'il en soit, la mise au jour des relations

multiples et complexes du principal promoteur privé de la vaccination universelle avec divers États relevait, me semble-t-il, du devoir d'information le plus pressant. Au lieu de remplir cette mission civique, les médias du *mainstream* se sont surtout employés à dénoncer les «théoriciens de la conspiration» qui s'en prenaient à l'activité philanthropique du pauvre Bill Gates. Évidemment, on ne taquine pas les tigres quand on n'a qu'un fusil à grenaille...

Sur la base de mon propre cas, je me rends compte maintenant que la traque aux «conspirationnistes» a le double avantage de décourager les curiosités d'un côté tout en occupant le «temps de cerveau disponible» du bon peuple de l'autre. Lorsqu'on entend le ton sermonneur de ces mises en garde et la pauvreté usuelle de ces mêmes médias en informations originales et enquêtes critiques, on comprend avec amusement que ces gens se sabordent eux-mêmes en répétant à leur public que l'intéressant est ailleurs — fût-il «sulfureux» — et ne vendent que du sédatif mental. Et l'on se dit aussi que par ces temps de transmutation phénoménale et rapide de la société, ils doivent éviter bien des sujets «tabous» pour consacrer autant de temps à quelques allumés fourrageant seuls derrière leurs écrans. Ou alors, qu'ils ont très peur de sortir d'une «narration» imposée.

#### UNE GARDE PRÉTORIENNE MÉDIATIQUE

Le cas Gates, dans ce contexte, est le plus représentatif. Rien qu'en l'évoquant, je prends le risque d'être

distingué comme complotiste en plus de mon brevet de comploteur. Les médias de grand chemin auraient pourtant eu un moyen sûr de dissiper les rumeurs sur les menées du fondateur de Microsoft: les vérifier! Par exemple en répondant à ces trois simples questions:

1. Est-il vrai que la Fondation B&M Gates a récemment versé plus de 2 millions de dollars au journal *Le Monde*?
2. Si oui, peut-on dire que cela s'est traité par une mansuétude perceptible de ce journal à l'égard de ladite Fondation?
3. Cette donation peut-elle donner lieu à un conflit d'intérêts, au vu du recours au *Monde* comme «média de référence» par les réseaux sociaux dans le cadre de leur censure de la «désinformation» sur le Covid-19?

Silence radio! Plus les questions sont simples, parfois, plus les réponses sont coûteuses. Les médias de masse ont préféré s'acharner sur ceux qui les posent à leur place. Cela a donné la situation surréaliste actuelle où cet entrepreneur informatique, sans formation médicale et avec des conflits d'intérêts gros comme le bras, est quotidiennement appelé à donner son avis sur la nature, le traitement et le devenir de la maladie alors que des médecins compétents sont censurés, et continuellement traité de bienfaiteur désintéressé alors même que sa fortune ne fait que grimper au fil de la crise. Je ne livre pas ici mon impression arbitraire: je me réfère à une étude détaillée consacrée aux «Gates keepers», cette armada médiatique qui s'emploie à louer et défendre l'œuvre «philanthropique» de celui

qui, jusqu'à il y a peu, était considéré comme un requin de la technologie. En réalité, l'enquête de la *Columbia Journalism Review*, signée par Tim Schwab, dépeint un tel système de corruption que les critères ordinaires définissant le «conflit d'intérêts» apparaissent presque risibles. Avec ses moyens illimités, il apparaît que M. Gates s'est acheté une véritable léchosphère médiatique :

«J'ai récemment examiné près de vingt mille subventions caritatives que la Fondation Gates avait accordées jusqu'à la fin juin et j'ai trouvé plus de 250 millions de dollars destinés au journalisme. Parmi les bénéficiaires figuraient des entreprises d'information comme la BBC, NBC, *Al Jazeera*, *ProPublica*, *National Journal*, *The Guardian*, *Univision*, *Medium*, le *Financial Times*, *The Atlantic*, *Texas Tribune*, *Gannett*, *Washington Monthly*, *Le Monde* et le *Center for Investigative Reporting*; des organisations caritatives affiliées à des organes d'information, comme *BBC Media Action* et le *Neediest Cases Fund* du *New York Times*; des entreprises médiatiques telles que *Participant*, dont le documentaire *Waiting for «Superman»* soutient le programme de Gates sur les écoles à charte; des organisations journalistiques telles que le *Pulitzer Center on Crisis Reporting*, la *National Press Foundation* et le Centre international des journalistes (etc.). Dans certains cas, les bénéficiaires disent avoir distribué une partie des fonds sous forme de subventions à d'autres organisa-

tions journalistiques, ce qui rend difficile de visualiser l'ensemble du financement de M. Gates dans le quatrième pouvoir.»

La conclusion de l'étude (citée en exergue de cet article) n'est qu'un euphémisme par rapport aux faits qu'elle énumère, et qui méritent une étude attentive. Ce qu'elle décrit est littéralement une *osmose* entre les intérêts de ce milliardaire et une grande partie des structures médiatiques. Que cette réalité continue de passer inaperçue aux yeux de l'immense majorité des journalistes et du public montre que la définition ordinaire de la théorie de la conspiration est dépassée. Pour commettre des «actes illicites ou malintentionnés» (comme court-circuiter, par exemple, la politique sanitaire des États), un groupe suffisamment outillé peut entièrement opérer à découvert, et le meilleur moyen de «cacher l'existence dudit groupe et de ses activités» est de l'étaler au grand jour.

Le cas Gates, qui plus est, n'est pas le premier. Il existe dans l'histoire des alliances entre la finance et le pouvoir, dans le monde anglo-saxon, des exemples tout aussi spectaculaires dans les décennies précédentes. Qui vous feraient presque croire que vous avez vécu, avec vos convictions sur la démocratie, la légalité et les droits humains, dans une réalité parallèle.

/A suivre./

ENFUMAGES par Eric Werner

## Les chemins de la clandestinité

**P**ARTIR SUR LES CHEMINS NOIRS, C'EST AUSSI SE SOUSTRAIRE À LA SURVEILLANCE DOUCE, MAIS OMNIPRÉSENTE, DE LA SOCIÉTÉ TECHNOLOGIQUE. Y VERRA-T-ON UN REFUGE POSSIBLE ?

Poursuivons notre lecture du livre de Sylvain Tesson, entamée la semaine dernière.

Ce livre n'est pas un simple récit, disions-nous: celui d'une traversée à pied de la France. C'en est certes le récit, mais le lecteur un peu attentif se rend vite compte que ce récit est aussi et peut-être même d'abord une leçon de vie. Il traite de la maladie et de la mort, et au-delà de ce qui fait que nous pouvons ou non nous réapproprier notre propre vie; en d'autres termes, comme le disait Nietzsche: devenir ce que nous sommes.

### DES ÎLES SÉDENTAIRES DANS LE FLUX GÉNÉRAL

Pour nous qui avons entamé une réflexion sur les effondrements en cours et surtout à venir, il y a beaucoup à retenir de ce livre.

Par ailleurs, si l'auteur nous parle de lui-même, il évoque aussi la France qu'il traverse: à quoi ressemble-t-elle aujourd'hui? Que nous dit-elle d'elle-même, lorsqu'on la traverse, et des changements survenus au cours des dernières décennies sur son sol? Des populations qui y vivent? Les chemins noirs eux-mêmes nous parlent du passé rural de la France, passé qu'on serait tenté de dire effacé mais qui justement se survit à lui-même dans ces chemins à peine tracés, mais tracés quand même. Il y a aussi tous ces anciens villages où

l'on fait halte, villages souvent déserts, mais justement encore pas toujours, et c'est aussi ce qui est intéressant. Car, à côté du changement, il y a la résistance au changement, résistance qui souvent prend la forme de la sédentarité:

« La ruralité s'instituait en principe de résistance à cet emportement général. En choisissant la sédentarité, on créait une île dans le débit. On s'enfonçait sur les chemins noirs, on naviguait d'île en île. Depuis un mois, je me frayais passage dans l'archipel. » (p. 81).

Il y a ces îles qui résistent à l'emportement général, et il y a aussi le fait de naviguer d'île en île. On pense à Ulysse, qui lui aussi naviguait d'île en île (1). Sauf que dans le cas présent, la navigation se fait à pied. On en revient ici aux chemins noirs. Si la sédentarité est une des modalités possibles de la résistance, l'invisibilité en est une autre. On peut l'entendre au sens propre mais aussi figuré. Nous avons surtout insisté la semaine dernière sur le sens figuré. Mais le sens propre a lui aussi bien sûr son importance. Ce n'est pas en vain, encore une fois, que le livre se termine par une évocation des guerres de Vendée, autrement dit de la guerre de guérilla. Le propre, en effet, d'une telle guerre, la guerre de guérilla, est qu'elle n'est que rarement visible. Ceux qui y participent font au contraire tout leur possible pour disparaître aux yeux

des autres. Pour reprendre une formule rebattue, ils s'enfoncent «dans la clandestinité». Sauf que les frontières de la clandestinité excèdent de beaucoup celles de la guerre de guérilla proprement dite. Aller par les chemins noirs, c'est en soi déjà, par exemple, entrer dans la clandestinité.

### LA SURVEILLANCE MOITE

Dès lors, une question se pose: pourquoi, aujourd'hui, serait-on tenté d'entrer dans la clandestinité? Qu'est-ce qui nous y pousserait? Là encore, le livre apporte des réponses. Sylvain Tesson l'émaille en effet de critiques diverses et variées à l'encontre du mode de vie contemporain, mode de vie, il le relève, très largement aujourd'hui conditionné par les «nouvelles technologies», avec tous les risques que cela comporte en termes d'extension du contrôle social et corrélativement de remise en cause des libertés individuelles. Sylvain Tesson parle ici de «dispositif»:

« Aller par les chemins noirs, chercher des clairières derrière les ronces, était le moyen d'échapper au dispositif. Un embrigadement pernicieux était à l'œuvre dans ma vie citadine: une surveillance moite, un enrégimentement accepté par paresse. Les nouvelles technologies envahissaient les champs de mon existence, bien que je m'en défendisse.»

On relèvera ici cette expression: la «surveillance moite». Comment ne la

rapprocherait-on pas des mots qu'utilise, quant à lui, Tocqueville, dans *Démocratie en Amérique*, pour décrire le despotisme à l'âge démocratique? «Il est absolu, détaillé, régulier, prévoyant et doux», dit-il. Le cinquième et dernier adjectif est peut-être le plus important. Sylvain Tesson parle de «surveillance moite», mais elle pourrait aussi se dire «douce»: d'une douceur telle qu'on est porté parfois à «d'accepter». Et de fait c'est ce qui se passe, tout le monde ou presque l'accepte ou tend à l'accepter.



Par «paresse», dit Sylvain Tesson. Mais il faut bien admettre aussi qu'elle n'est que peu contraignante: très supportable, en fait. En d'autres termes, on perçoit souvent mal la menace qu'elle représente. Ou si on la perçoit, on a tendance à la relativiser. Ce n'est pas si grave, n'est-ce pas. Et de toutes les manières, «je n'ai rien à cacher».

Bref, rares sont ceux ayant compris qu'on était en présence d'une forme nouvelle de despotisme: différente, certes, des formes antérieures, mais non moins redoutable, à certains égards, même, davantage encore, puisqu'indolore, ou quasi indolore. Mais quelques-uns, quand même, l'ont compris, et l'ayant compris, en tirent les conséquences: «Aller par les chemins noirs (...) était le moyen d'échapper au dispositif». *Le moyen*, dit Sylvain Tesson: autrement dit, il n'y en a pas d'autre. *Le seul moyen d'échapper au dispositif est d'aller par les chemins noirs.*



## DISPARAÎTRE DE LA CIRCULATION

Comment l'interpréter? Les chemins noirs sont d'abord ce qu'ils désignent matériellement, les chemins de traverse, d'une manière générale les «interstices» (p. 142). Aller par les chemins noirs, c'est au sens strict disparaître de la circulation, se perdre dans la nature. Prendre le maquis. C'est une première manière d'échapper au dispositif. Les chemins noirs désignent ensuite, métaphoriquement, une certaine forme d'écriture, celle où le sens se cache entre les lignes. C'est l'écriture de Machiavel, de Montaigne. Les écrivains y ont recours pour tourner la censure. On mentionnera ensuite les diverses manières possibles de se rendre physiquement invisible, y compris aux endroits où nous sommes a priori *le plus* visibles, c'est-à-dire, par exemple, en ville. Il y faut un certain entraînement, mais ce n'est pas en soi impossible. Ce n'est pas en vain que les villes sont souvent associées à l'anonymat: «l'anonymat des villes».

Rien ne nous empêche enfin de liquider notre téléphone portable, ou encore notre compte Facebook. Comme le dit J.J. Luna dans son ouvrage *How to be invisible*, cité dans notre dernière chronique: «Make no mistake — you can live without the Internet» (2). Là aussi, vous gagnez en invisibilité. En tout cas, on vous voit *beaucoup moins* que ce ne serait le cas autrement. Ce serait même, peut-être, la première chose à faire.

Et puis il y a la guerre, pas n'importe laquelle, certes. Mais la guerre. La guerre est toujours un dernier recours, c'est la formule consacrée. Mais un recours. On ne va pas ici développer un discours sur la légitimité de la guerre. Mais Taine montre bien, dans les *Origines de la France*

*contemporaine* (nous avons longuement évoqué ce point il y a quelques semaines) ce qui arrive aux individus qui, par mansuétude, bonté d'âme ou toute autre raison, l'ignorent ou croient pouvoir le faire. Ils sont très vite passés de vie à trépas. C'étaient souvent des gens de haute valeur morale, malheureusement aussi dépourvus de tout sens politique. Ils ne savaient pas non plus ce que signifiait agir ou prendre une décision. A force de vivre en représentation (on pense aux médias actuels, à l'époque c'était la vie de salon, la «société de conversation») ils avaient désappris à la faire. Tant il est vrai qu'être qu'acteur ou jouer un rôle est une chose, agir une autre.

Nous reviendrons une fois encore, la semaine prochaine, sur l'ouvrage de Sylvain Tesson, cette fois pour parler des guerres de Vendée. Car, comme nous l'avons vu la semaine dernière, l'ouvrage se termine sur un rappel de ces guerres. Sylvain Tesson se réfère aussi au roman de Barbey d'Aurevilly, *Le Chevalier des Touches*. Ce texte lui aussi mérite qu'on en dise deux mots. Taine ne consacre qu'une place minime, dans son livre, aux guerres de Vendée, à vrai dire aucune. On pourrait se demander pourquoi. Peut-être la réponse réside-t-elle dans le fait que ces guerres, s'il en avait parlé, l'auraient obligé à nuancer quelque peu le tableau d'ensemble qu'il donne de la Révolution française, celle d'une guerre, pour l'essentiel, unilatérale, ou si l'on préfère à sens unique (ce que résume l'épisode de la Terreur).

## NOTES

1. Cf. Sylvain Tesson, *Un été avec Homère*, Équateurs France Inter, 2018.
2. J.J. Luna, *How to be invisible*, St. Martin's Press, 2012, p. 134 (souligné dans le texte).



Passager clandestin

## Vincent Held: «Smart Cities», les laboratoires d'une nouvelle société

**A**NALYSTE AFFÛTÉ DES MANŒUVRES DE LA FINANCE GLOBALISÉE, VINCENT HELD SE PENCHE CETTE SEMAINE SUR LA FRÉNÉSIE DE RÉORGANISATION DU TRAFIC AUTOUR DE LA «VOITURE INTELLIGENTE» ET DES ÉNERGIES «VERTES». EST-CE UN MOYEN DE SAUVER LA PLANÈTE, OU DE PRÉCIPITER SON «RESET» ÉCONOMIQUE ET SOCIAL ?

«A chaque crise son opportunité», nous rappelait récemment encore le Forum de Davos à propos de l'épidémie de covid-19. Une affirmation certes cynique, mais d'un réalisme sans faille. Car la raréfaction du trafic routier liée aux diverses «mesures sanitaires» a d'ores et déjà permis d'accélérer les préparatifs pour le grand saut dans la «transition énergétique», dont rêvent tant nos bobos de centres-villes.

De Milan à Paris en passant par Berlin, les populations éberluées se sont retrouvés du jour au lendemain devant le fait accompli: multiplication inopinée de pistes cyclables aux trajets parfois folkloriques, piétonnisation galopante, suppressions de places de parc à tout-va, lancement de gigantesques travaux d'entretien des chaussées...

Un phénomène qui a d'autant moins épargné la région lémanique

que la célèbre École polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL) préconise ces diverses mesures pour chasser les voitures des «centres-villes»... et *imposer la mobilité autonome!*

De fait, les véhicules connectés dits «intelligents», qui font leur arrivée en force en Europe ces temps-ci, *ne peuvent pas interagir efficacement* avec les conducteurs humains. D'où la nécessité d'exclure les véhicules non-autonomes de la circulation! Que l'on songe un instant à l'expérience de l'Arizona, où des voitures sans pilotes ont été mêlées, des mois durant, au trafic automobile normal... Résultat: une série d'accidents plus spectaculaires les uns que les autres ! Y compris à l'encontre d'un piéton que la «voiture» avait pourtant bien vu !

Mais les victimes de ces gadgets connectés n'ont pas été sacrifiées en vain. Car même si elle présente des

dangers bien connus notamment pour les piétons et les cyclistes (sans parler des risques liés au hacking et autres pannes électroniques), la mobilité autonome promet des retombées financières mirobolantes pour les investisseurs. Remplacement des taxis et des bus traditionnels, bien sûr. Mais aussi: transport de marchandises, de matériels professionnels divers (outils de chantier, échafaudages, sanitaires, etc.) – et livraison automatisée de colis et de plats cuisinés! (Peut-on réellement croire qu'en 2050, Uber Eats continuera de faire pédaler ses tâcherons précarisés pour transporter des pizzas et autres sushis? Oublierait-on qu'Uber est l'un des leaders mondiaux de la «mobilité autonome»? Il serait grand temps d'admettre que la Tech représente aujourd'hui un concurrent direct pour la restauration traditionnelle, qu'elle s'apprête à tailler en pièces... La surenchère de certains décideurs locaux dans l'imposition de mesures de «distanciation sociale» de plus en plus grotesques est un sûr indicateur de leur volonté de remplacer les commerces traditionnels par les livraisons à domicile. Et sans doute un excellent baromètre de leur degré de corruption par les sociétés de la «Tech»...)

#### **OU TROUVERA-T-ON TOUTE CETTE ÉLECTRICITÉ?**

Mais voilà qu'en plus d'offrir maintes nouvelles opportunités d'affaires pour les arrivistes en tout genre, la *smart city* sera éminemment écologique! Car tous les véhicules (forcément «autonomes») qui circuleront dans nos *smart cities* seront alimentés

à l'électricité ou, au pire, à l'hydrogène généré par électrolyse. Il est vrai que les déperditions énergétiques seront considérables... et que la consommation d'électricité liée à l'exploitation intensive des antennes 5G et du *cloud* va exploser. Mais grâce aux «compteurs intelligents» (Linky & Co), cette surconsommation pourra être répercutée sur le prix du kilowattheure *en temps réel!*(1) De quoi inciter fortement les citoyens à *adapter leur consommation* et, partant, à adopter un mode de vie «plus écologique»... (Et pourquoi s'inquiéter du fait que la moindre panne de courant — ou des antennes de télécommunication — paralysera l'intégralité du trafic, services d'urgence compris? La priorité absolue de tout citoyen responsable n'est-elle pas en effet de «concrétiser la transition écologique», en vue de *sauver la planète?* «L'état d'urgence climatique» décrété fin novembre par le Parlement européen, devrait ainsi offrir un bouclier juridique aux affairistes de tous bords qui s'apprêtent à moissonner les dividendes de ce projet ahurissant d'imbécillité...)

Quant au scénario de la transition, le voici: en causant l'effondrement du marché de la dette, le prochain krach financier devrait entraîner, mécaniquement, l'interruption des transports en commun, en particulier dans les collectivités déjà déficitaires. Comme nous l'a récemment rappelé le cas de l'Île-de-France, les transports publics coûtent fort cher aux administrations publiques... De telle sorte que la crise devrait précipiter le déploiement d'importantes flottes de véhicules auto-

nomes, qui pourront adapter leurs trajets aux besoins des usagers. Une offre d'autant plus attractive qu'elle ne sera plus soumise à la concurrence des voitures privées — qui ne manqueront pas d'être rapidement écartées pour des raisons de *sécurité publique*! Cette gigantesque opération de substitution devant être financée par les grandes banques si attachées, comme on le sait, aux notions de « finance verte » et autre « développement durable ». Un *business* à dizaines de milliards, qui devrait démarrer dans les centres-villes pour s'étendre, plus ou moins rapidement, vers les périphéries. Et jusqu'à monopoliser les services de transports sur l'intégralité du territoire disponible.

La récente décision des organisateurs du Salon de l'Automobile de Genève d'annuler à titre *préventif* l'édition 2021 de cet événement planétaire retentit ainsi comme un avertissement: les jours de la voiture personnelle et librement disponible sont aujourd'hui comptés.

#### FINANCE «VERTE» ET PÉNURIES ORGANISÉES

Évidemment, les *smart cities* ne sont qu'un aspect de la fameuse « transition énergétique », qui devrait tant bénéficier de la prochaine crise financière. Comment en effet contrer la déflation cataclysmique qui s'annonce, si ce n'est par des injections monétaires massives ? Et dans ce cas-là, pourquoi ne pas en profiter pour *transformer la société* en confiant aux banques centrales le soin d'orienter le crédit bancaire vers les secteurs

et entreprises censés contribuer à une économie plus « durable » ?

C'est justement ce que proposent concrètement le Forum de Davos et le FMI par exemple, lorsqu'ils appellent à mettre en place une économie dirigée au nom de la « lutte contre le réchauffement climatique » et de la « société inclusive »... Deux concepts qui font, précisément, partie intégrante de « l'économie durable » telle que la conçoit l'ONU... et la Commission de l'UE, qui nous prépare justement un plan de relance « verte », destiné à englober quelque 1'800 milliards d'euros d'ici 2027 !

(Les technocrates bruxellois ne s'approprient-ils d'ailleurs pas à jouer leur ultime va-tout, en s'inventant une mission de sauvetage planétaire ? Devenir une variante écolo-LGBT du système de planification soviétique — ou disparaître dans le naufrage annoncé de la zone euro... D'où les courbettes pathétiques dont l'infatigable Ursula von der Leyen continue de gratifier la pauvre Greta Thunberg, pourtant déjà largement démonétisée.)

Et que penser en particulier de ce projet « écologique » saugrenu de la Commission européenne, qui prévoit de consacrer 40 gigawatts d'électricité à la production d'hydrogène d'ici 2030 ? Car on parle bien là de l'équivalent de la puissance développée par une quarantaine de réacteurs nucléaires ! Or, la production d'hydrogène par électrolyse n'est-elle pas un procédé notoirement inefficace sur le plan énergétique ? N'est-on pas en train de mettre en place une véritable *économie de pénurie*, en créant de toutes pièces

un gigantesque choc de la demande sur le marché de l'électricité? (Et pendant que les Européens se serreront la ceinture, certaines entreprises engrangeront des bénéfices mirobolants. Car l'UE a vocation à devenir «le fournisseur du monde» en hydrogène!)

Il y a sans doute là un enseignement désagréable à tirer quant à la bienveillance supposée des chantres de la «lutte contre le réchauffement climatique». Car ce qui nous pend au nez avec l'avènement de la «finance verte», ce n'est pas simplement un dépassement du consumérisme, mais bien un passage à une économie *anticonsumériste*. «Je paie mes salariés pour qu'ils achètent mes voitures», expliquait le grand industriel Henry Ford dans les années 1910. Les usines françaises, allemandes, américaines ou japonaises, qui licencient leurs employés par dizaines de milliers depuis l'année dernière en misant sur l'impression 3D et les robots «intelligents» pour fabriquer les futures «voitures vertes» des *smart cities*, prennent le contre-pied exact de cette philosophie. On retombe ainsi sur l'idée d'une lutte contre les salaires au nom de la «productivité» prêchée par le *think tank* Positive Money, qui a ses entrées auprès de la Banque centrale européenne. Et qui est si engagé sur la question de la «finance durable»!

On comprend ainsi mieux le regain d'intérêt soudain, ces derniers mois, pour la question du revenu universel. Relancer l'économie tout en accompagnant la destruction de millions d'emplois! Avec l'idée de cantonner de plus en plus les masses dans un rôle exclusif de *consommateurs paupérisés*,

rendus largement obsolètes, en tant que facteur de production, par les progrès fulgurants de l'intelligence artificielle.

Il convient en effet de se souvenir que *la baisse du niveau de vie de la population est un instrument traditionnel de la lutte contre la natalité*. Une idée qui n'a rien de neuf, puisqu'elle a été théorisée dès la fin du XVIIIe siècle par le célèbre économiste britannique Thomas Malthus. Or, il se trouve justement que *la réduction de la démographie occidentale est l'un des axes de travail prioritaires de l'ONU sur la question climatique!*

La réduction drastique du niveau de vie des Occidentaux — d'ores et déjà annoncé par l'explosion des cours boursiers des *Big Tech*, se profile ainsi comme un élément incontournable pour parvenir à une «croissance durable».

Eh si on renonçait plutôt à sauver la planète?

Voir aussi de Vincent Held:

- «Suisse: après le déconfinement, la déconfédération?», Antipresse 229 | 19/04/2020.
- Ses livres: *Le crépuscule de la Banque nationale suisse* (éd. Xenia); *Après la crise* (éd. Réorganisation du monde).

#### NOTE

1. C'est précisément ce qu'expliquait IBM en 2014 déjà dans une présentation consacrée à la future cyberadministration suisse et axée sur «l'Internet des objets» (cf. slide 15).

## TURBULENCES

### **ISLAMISME - Comment «Le Figaro» court-circuite le Parquet allemand**

A partir d'une source commune – l'AFP – il est intéressant de comparer comment deux journaux francophones traitent le même fait divers. En l'occurrence, une attaque à la voiture-bélier en Allemagne (19 août 2020).

A gauche, *Le Figaro*. A droite, *La Tribune de Genève*. Seul le quotidien genevois rapporte l'information-clef: qu'il s'agit d'un acte islamiste «selon le Parquet allemand».

Le seule plus-value du Figaro consiste à systématiquement atténuer voire nier le lien de cette agression avec l'islam. Comme dans toutes les affaires de ce genre, c'est la «fragilité psychologique» de l'auteur qui est mise en avant.

- \* Plus en détail: télécharger le [tableau comparatif \(PDF\)](#) des deux articles dressé par Ph. Roubet.

### **USA - Les modèles culturels de Joe Biden**

Connaissez-vous Cardi B? Nous non plus, jusqu'à ce que M. Joe Biden nous en fasse la présentation.

Idéalement, il faut regarder leur entretien une première fois sans le son pour bien apprécier la longueur des ongles et la vulgarité des mimiques de la... dame. Pardon, de l'«artiste de rap» féminine.

Si l'on se repasse l'interview avec le son, on peine à croire que c'est bien le candidat à l'élection présidentielle qui parle et non un saliveur sénile tiré *in extremis* d'un EHPAD.

Ne reculant devant aucune démagogie,

Joe Biden et sa fille – une «fan» - sont allés recueillir l'avis de la dame richement ongluée sur la défense des minorités, l'assurance santé et la nécessité de virer le président sortant.

Si vous ignoriez jusqu'ici l'œuvre de cette remarquable artiste engagée, vous pouvez commencer tout de suite par son chef-d'œuvre, le clip intitulé «*Wet Ass Pussy*» (en traduction: *Cul Chatte mouillée*). Les amateurs héroïques et bien outillés (en anglais) savoureront en particulier les paroles, simples mais musclées – classées «explicite» sur YouTube.

Joe Biden, lui, n'a pas pu retenir son jet d'admiration:

«Vous êtes la génération la plus intelligente, la plus instruite, la moins partielle et la plus engagée de l'histoire. Et vous allez changer les choses. Je le pense vraiment! Je n'essaie pas d'être gentil. Et d'ailleurs, le reste du monde a toujours eu les yeux tournés vers nous. Pourquoi? Pas parce que nous sommes si puissants. Mais [à cause] de la puissance de notre exemple».

De toute évidence, les stratégies de la campagne Biden ont ciblé leur électorat avec une précision de snipers.

### **LISEZ-MOI ÇA! - «L'inondation» de Zamiatine**

**Ce qu'il apporte.** Un peu à la manière de Simenon, ce court roman (écrit en 1929) raconte l'histoire de Sophia, son crime, de son point de vue à elle. S'il n'était pas explicitement indiqué que l'action se déroule à Saint-Petersbourg, le cadre évoquerait plutôt celui d'une campagne

Le magazine de l'Antipresse est une publication de INAT Sarl. Conception, design et réalisation technique: INAT Sarl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](#) ou nous écrire: [antipresse@antipresse.net](mailto:antipresse@antipresse.net)

N. B. – Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

*It's not a balloon, it's an airship!* (MONTY PYTHON)

profonde... et russe. Les éléments naturels sont intégrés au récit, mais pas comme décor. Ils sont, comme l'inondation, des manifestations de la nature elle-même, comme le sont les personnages qui transgressent parfois ses lois. Sophia redresse ces déviations, en actes. Les déséquilibres lui sont physiquement insupportables, elle rétablit donc un ordre immanent. Tout simplement. Son crime n'est pas plus une vengeance que ne l'est une inondation ou le passage d'un nuage. Ce «cœur simple» ressent douloureusement les déséquilibres, y compris ceux qu'elle cause et les répare. L'auteur réussit à ne nous laisser d'autre possibilité que de constater les actes de cette femme, comme nous constatons une intempérie. Ce qui lui permet d'échapper à un jugement ordinairement moral. Ce n'est pas pour autant un plaidoyer. C'est à côté, ou au-delà, comme on veut.

**Ce qu'il en reste.** Ce chef-d'œuvre concentré dans son format, n'est pourtant pas oppressant, malgré un contenu pour le moins brutal, puisqu'il y est tout de même question de meurtre! Ceci grâce au style, fait de juxtapositions visuelles qui redimensionnent le récit en l'élargissant. C'est très intéressant à étudier. Il nous parle de la Russie, de sa brutalité. Et nous fait réfléchir: on confond souvent, par ici, la brutalité avec la malveillance, voire le Mal.

**A qui l'administrer?** \*Pour ceux qui lisent en étant disponibles à tous les échos. Dans le cas précis, Maupassant, Dostoïevski, Simenon résonnent... pourquoi pas d'autres?

- \* Evgueni Zamiatine, *L'inondation*, Actes Sud/Solin, 1988/2014. Une suggestion d'Anne Demonet.

### **OMS - Comment on crée une pandémie... verbale**

On ne sait pas si le coronavirus a muté, ce qui est certain c'est que l'information

à son sujet a bien changé. Jusqu'en mai, nous étions abreuvés de chiffres de morts et de malades sous respirateur. Désormais, la comptabilité s'arrête aux cas.

Quels cas? Les cas de personnes infectées, aux urgences, décédées? Non. Tous les cas. Or à mesure que le testing se systématisait (notamment en raison des restrictions d'accès à certains pays), le nombre des cas augmente. Les porteurs sains, sans aucun symptôme, contribuent donc à faire monter le trouillomètre. Jusqu'au moment où le nombre de «cas» finit par justifier de nouvelles restrictions, etc.

En l'occurrence, il ne s'agit pas seulement d'une approximation des médias de grand chemin. La confusion sur les «cas» vient de tout en haut.

En mai 2009, l'OMS a modifié la définition de ce qu'est une pandémie. La description antérieure stipulait qu'«une pandémie peut survenir lorsqu'un nouveau virus de la grippe apparaît... résultant en une épidémie mondiale avec un grand nombre de morts et de malades...» En 2020, la «pandémie» peut être déclarée si «l'épidémie d'une maladie se manifeste par un nombre de cas plus élevé que la normale pour cette maladie».

En l'occurrence, explique l'Australienne Judy Willyman qui a consacré sa thèse de doctorat au sujet, «un "cas" est défini par la présence du virus (infection) chez la personne sans aucun symptôme ou lorsque celui-ci est diagnostiqué sur la base des seuls symptômes.»

La multiplication des «cas», même asymptomatiques, est la condition *sine qua non* pour le maintien de l'alerte «pandémie». Si le Covid\_19 était arrivé avant 2009, le monde aurait vaqué à ses occupations comme si de rien n'était. Qui sait, d'ailleurs, s'il n'est pas déjà passé, lui ou l'un de ses cousins?

PS. Sur son site consacré aux straté-

gies de la vaccination, le Dr Willyman cite une confession intéressante:

«En 1975, Henry Gadsden, patron du fabricant de vaccins Merck & Co, a déclaré au magazine *Fortune* que "c'était son vieux rêve que de fabriquer des médicaments pour les personnes saines, de telle sorte que Merck puisse en vendre à tout le monde". Le rêve de Gadsden fait désormais marcher la machinerie de marketing de l'industrie la plus lucrative au monde (Moynihan & Cassels, 2005).»

### LISEZ-MOI ÇA! • «Présence de la mort» de C. F. Ramuz

**Ce qu'il apporte.** «Présence de la mort» de C. F. Ramuz est un *Si le soleil ne revenait pas* à rebours. Dans ce roman proche de la science-fiction, le monde proche et lointain souffre d'une trop grande chaleur causée par un accident de gravitation. La terre se rapproche dangereusement du soleil. Les températures atteignent les 40°, ce qui amène sécheresse et anarchie. On est abasourdi par les nouvelles qui proviennent essentiellement d'Amérique et on ne les croit pas. Cependant, après le doute, la réalité s'impose et, peu à peu, un vent de révolte vient déstabiliser le paisible «royaume» de la vigne et du lac. L'unité des cités bascule dans le chaos. Les plus pauvres, eux, s'en réjouissent et rêvent de révolution. À leurs yeux, ce plein soleil brûle enfin toutes les différences. Par ce changement climatique, qui transforme tout, terre et hommes, le peuple apparaît comme une même et unique personne. Il se soude dans la barbarie. En effet, pillages, vols et beuveries ravagent le pays. À feu et à sang, il sombre dans la guerre civile. Pour se sauver, il ne reste plus qu'à partir vers les montagnes protectrices.

**Ce qu'il en reste.** Ramuz nous livre un récit sombre et écologiquement prophétique. Écrit en 1922, il entrevoit la fin des temps par une critique dure et intransigeante des crises de la société industrielle.

En plus de sa crainte du bolchevisme humainement destructeur, il dépeint une modernité qui, par mépris de la nature et de la création, se fourvoie et court à sa perte.

**À qui l'administrer?** Ce roman d'une poésie et d'une noirceur rares devrait surprendre même les connaisseurs du grand Ramuz. Il intéressera aussi tous ceux que passionne la collapsologie.

**Comment se le procurer?** Mon édition est celle éditée par Mermod en 1947, je l'ai achetée d'occasion à la bouquinerie de La Louve à Lausanne, véritable caverne d'Ali Baba. On peut aussi le trouver en poche aux éditions de l'Aire.

✧ Une suggestion de **Patrick Gilliéron Lopreno**.

### RUSSIE • La Crimée est russe... selon les statisticiens de l'ONU

Après un rebond dû à la politique nataliste de Poutine, la courbe des naissances en Russie s'est remise à chuter. Au premier semestre 2020, les nouvelles naissances étaient inférieures d'un tiers au total des décès. Mais surprise : les statistiques de l'ONU enregistrent au contraire une augmentation de la population russe de 2 millions d'habitants pour se fixer en 2020 à 145,9 millions ! Selon une experte démographe russe, cette augmentation ne peut s'expliquer autrement que par la prise en compte de la Crimée par les statisticiens de l'ONU. Cette reconnaissance du fait accompli ne change naturellement rien au discours du président ukrainien Zelenski, qui continue de marteler comme ses prédécesseurs que la Crimée est terre ukrainienne.

En Russie, l'opinion est quasi unanime à voir dans le retour de la Crimée au bercail un des points forts de l'ère de Poutine. L'opposition n'ose guère se profiler sur la question. Navalny évite le sujet et se contente de réclamer l'organisation d'un nouveau référendum sur la



péninsule, dont personne ne doute d'ores et déjà du résultat. La blonde et remuante Xenia Sobchak, candidate malheureuse aux élections présidentielles, qui avait fait le voyage de Kiev pour apporter son soutien au gouvernement ukrainien, a mis aussi une sourdine à ses propos rebelles. En ces temps de pandémie, où les vacances à l'étranger sont limitées, elle continue toutefois de marquer son désaccord en refusant d'aller bronzer sur les plages de Crimée et en préférant l'air des montagnes de l'Altaï.

La construction en un temps record du pont mammoth sur le détroit de Kertch aura permis d'arrimer définitivement la péninsule à la Russie continentale. Il reste encore un domaine où les Criméens se sentent coupés de leur métropole. C'est paradoxalement celui des services bancaires. German Gref, patron de la plus grande banque de Russie et apôtre de la globalisation, refuse toujours d'y ouvrir des succursales, de crainte de se voir mis au ban de la finance internationale.

✱ **J.-M. Bovy**/21.08.2020

### **TRIBUNE · L'heure des comptes n'est pas arrivée**

*Par Michel de Rougemont*

Il est vrai que, en réaction à un ratio grandissant de tests positifs au virus SARS-Cov-2 mais sans que des symptômes de COVID-19 n'amènent beaucoup de nouveaux cas dans les hôpitaux ou les cimetières, les mesures édictées deviennent de moins en moins compréhensibles et acceptables, comme par exemple le port obligatoire du masque en plein air sur tout le territoire de la ville de Toulouse, quartiers résidentiels et endormis compris.

Il est vrai qu'à ce jour, seul pays à ne pas avoir ordonné de mesures de strict confinement ni de règles obligatoires de comportement, les résultats de la Suède ne sont pas catastrophiques, ni en termes de mortalité (quoique comparativement élevée) ni surtout en termes économiques. L'expansion de l'épidémie y est aussi en recul (tout s'y déroule plus lentement qu'ailleurs) ; allez savoir pourquoi.

Il est vrai que, de février à fin juin, l'incidence

sur la mortalité en Suisse aura été une réduction de l'espérance de vie des catégories d'âge concernées de l'ordre de 3 à 5 semaines. Ce très faible impact statistique n'empêche pas que certains de ces morts eussent pu vivre encore plusieurs années s'ils n'avaient pas contracté le COVID-19, mais cela est vrai pour toutes les maladies et accidents. Depuis deux mois un tel calcul n'a pas de sens car le nombre de décès n'est même plus suffisant pour faire statistique (46 depuis le 1er juin).

Il est aussi vrai que beaucoup de gens ont la trouille et acceptent n'importe quoi pour se croire rassurés. Mais plus ils en acceptent et en font, plus ça leur fiche la trouille.

Il est vrai que cette épidémie a réveillé les esprits de délation, de chasse aux sorcières, et d'incriminations abusives.

Il est vrai aussi que des petits caporaux souhaitent saisir l'aubaine qu'offre cette pandémie pour inscrire des lois d'exception dans les lois normales (à l'instar de celles contre le terrorisme) et pour mettre en avant leurs «modèles» de société dirigée par la couardise et des idéologies fondées sur les contraintes collectives (climat-écologes brunâtres).

Il est vrai que chacun peut y aller de son schmilblick, à Marseille comme ailleurs, et que s'installent des guerres de croyances à défaut de disposer de connaissances solides à propos de la viralité de ce virus, de ses mécanismes de morbidité, de traitements préventifs, précoces ou tardifs, et bien sûr de l'efficacité d'un hypothétique vaccin. Même les tests de dépistage sont loin d'être fiables. Tous les biais cognitifs connus se révèlent dans cette histoire. Les vrais experts le savent. Les politiciens (hors exécutifs responsables) et surtout les médias ne désirent pas le savoir, cela leur enlèverait du taf.

Il est vrai que je n'aimerais pas siéger dans un gouvernement (politicien responsable), car il faut accepter de la morbidité et de la mortalité pour empêcher la continuation de la noyade psychique, sociale et économique du pays. Le faire et l'expliquer en temps de guerre est possible (Churchill), mais compliquée en temps de paix face à un microbe invisible et imprévisible. C'est

pourquoi la communication officielle souffre de beaucoup d'incohérences liées à cette crainte de dire la vérité et de faire accepter le tragique de la situation. En conséquence, la précaution devient outrancière.

Voici donc ma position bien réfléchie que j'essaie d'avoir depuis le début:

***It ain't over til it's over!*** (Yogi Berra)

(pour les anglophobes: c'est pas la fin tant qu'c'est pas fini)

Alors, prudence dans les analyses et les projections, rejet des affiliations fanatiques et humilité sont de mise. Ceci n'inter-

dit pas de relever les imbécillités patentes, les incohérences ou les tentatives de prise du pouvoir. Il est aussi recommandé de ne pas se laisser impressionner par des «nouvelles» — vraies, hypothétiques, fausses, fabriquées, légendes urbaines, complotismes ou maccarthysmes. Et surtout, par pitié, il est très nécessaire de ne pas contribuer à les répandre, même les vraies qui nous soulent.

Le silence est d'or et de calme — je n'aurais donc pas dû écrire ce billet.

Kaiseraugst, le 20 août 2020.

## Pain de méninges

### LE FANTASME DE LA SCIENCE ET LA TAILLE DE L'HOMME

Ce qui est accablant pour nous... c'est moins la science elle-même et l'idée qu'elle se fait d'elle-même, que l'idée que nous nous faisons de ses pouvoirs. Elle peut quelque chose, nous imaginons qu'elle peut tout. Et c'est pourquoi elle est partout... Son prestige est si grand qu'il pèse sur toutes nos disciplines, toutes nos méthodes, toutes nos façons de dire et d'agir. Tout doit devenir science, — ou ne sera plus. On dit d'un travail quel qu'il soit qu'il «n'est pas scientifique» et voilà son auteur jugé... Et il ne reste rien, à côté de la science ou de ce qu'on nomme de ce nom, de ses applications, de sa terminologie.

Si, il reste quelque chose (on s'en apercevra peut-être bientôt). Il reste tout quand même, parce que ce monde reste, qui n'est pas le monde «scientifique». Il faudra bien voir qu'il a ses lois, ses méthodes, ses moyens à lui. Et ses vérités à lui. Et sa vérité à lui. Ne conviendrait-il pas d'essayer une bonne fois de le rétablir dans sa dignité particulière, qui est très grande et au moins aussi grande que celle dont bénéficie la science — côte à côte avec elle et jouissant des mêmes droits? La science a sa vérité, mais l'art aussi a sa vérité... On veut dire que l'art n'apporte pas des vues ni moins claires, ni moins profondes sur son monde, — sur le monde. On veut dire qu'il n'est pas moins significatif. On veut dire, par exemple, que dans cet effroyable conflit de mesures et d'ordres de grandeur, dans l'immense tourbillon de mouvements où la science finit par se perdre, ne disposant pas d'un seul point fixe, l'art en a un du moins et qui peut lui servir d'étalon de mesure — subjectif, il est vrai (comme ils disent), mais constant (et puis est-il vraiment si subjectif que ça et si méprisable que ça?) — qui s'appelle: *la taille de l'homme*.

— Charles Ferdinand Ramuz.